

## Je me souviens

**Animatrice** : Odile Mettling

Sans oublier Philippe Grondin, notre ancien animateur,  
à l'origine de nos premiers mouvements d'écriture

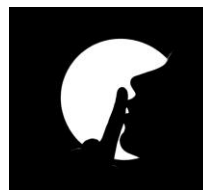
**Avec les plumes de :**

- + Nicole Engelvin
- + Lisiane Gerlier-Chavet
- + Bernard Gutmann
- + Marie-Claude Legleine
- + Christyane Marron
- + Christiane Masson
- + René Masson
- + Odile Mettling
- + Juliana Pech
- + Sylvette Quattrocolo
- + Lucette Vial



*De nos onze plumes  
Un oiseau a surgi  
Ce recueil a jailli*

Je ne vous ai rien raconté...



Ah ! Vous écrivez ?

Ne croyez pas que je suis brillante. Brillante imbécile qui croit pouvoir battre le fer avec les mots. Ces mots intimidants ou rassurants selon qu'ils sont savants ou familiers. Je les trouve beaux et intelligents. Ils savent mieux que moi raconter les choses de la vie.

Brillante gribouilleuse pourtant, je noircis des pages quand je suis installée dans mes solitudes, à l'abri des regards.

Mais ici, l'écriture spontanée me fait chavirer. Le mot barbare "leu-co-sé-lo-pho-bie», ce malheur dans mon bonheur, lâche ses syllabes en toute liberté et rallume la petite musique de mes désespérances. Figée, je pense. Mais je pense à rien. J'ai peur. Peur de moi. Devenue soudain brillante cancre, ce jeu de mots me trouble. Je doute. L'exercice me tentait pourtant !

Je me raisonne. Ecris-donc des mots ! Ensemble, ils en feront toute une histoire...

Brillante aventurière du presque tout dans mes rêves, je m'enfonce, ici, dans l'abîme du presque rien. Courage ! Le présent va bientôt s'évanouir. Il mettra de la distance à ma gêne passagère. Après quelques détours, je retournerai à mes espérances, dans mon décor quotidien. Je me nourrirai des mots de l'Immortel pour gagner à ce jeu de hasard. Car, comme lui, je crois à l'enchantement des possibles. Tout est bien.

Pour une fois, je me suis laissée aller.  
Pardon de vous avoir tout raconté...

*Nicole Engelvin, décembre 2017*

# Écrire un texte avec des expressions de votre choix

## Un étrange voyage



En mai, fais ce qu'il te plait, après avoir jeté l'argent par les fenêtres, avoir mis tous ses œufs dans le même panier, il partit sur les routes munis de son baluchon et de son chapeau mou.

Sur les chemins détrempés les pieds glissants sur les rebords de sentier escarpés, il se mit dans de beaux draps. Heureusement, il avait plus d'un tour dans son sac.

Il décida de ne pas chercher midi à 14 heures, il dormit sur ses deux oreilles.

A l'aube, il reprit sa route, les yeux dans les étoiles, le nez au vent, son trajet minutieusement prévu l'entraîna sur le sommet de la montagne, il espérait décrocher la lune.

Un panier d'osier posé sur le sentier attira son attention, il hésita et se dit « un tien vaut mieux que tu l'auras » !

Il se tint un discours intérieur, se raconta des salades, son discours était clair comme de l'eau de roche.

Un enfant surgit des buissons, s'empara du panier, il dut se serrer la ceinture et mettre sa langue dans sa poche. Il décida de ne pas en faire un plat.

Le voilà reparti sur les chemins, tout feu, tout flamme à la poursuite d'une chimère. Avec son cœur d'artichauts il se retrouva en haut de la colline, il lui fallait retrouver le plancher des vaches. Difficile il fallait ne pas se tourner les pouces et chercher une solution.

Il prit son parachute rouge et l'enfant, il faisait ainsi d'une pierre deux coups.

*Lisiane Gerlier-Chavet, le 14 mars 2018*

# Écrire un texte avec une expression de votre choix

## AM, STRAM, GRAM



En cette douce après-midi d'un printemps qui s'annonçait radieux, le vent doux et tiède s'amusait à chatouiller les fleurs dressées vers l'astre de vie. Il glissait entre les branches parées de petites feuilles d'un vert tendre en harmonie avec leur fragilité. Il ramenait à mes narines les doux effluves des jeunes pollens, me caressait doucement le visage comme une invite à le suivre. Je n'en pris pas garde la première fois, mais la seconde mon corps, tout entier, se mit à bouger sans que lui demandasse quoique ce soit ; à la troisième invite tout mon être s'ébroua, tira sur ses liens, se grandit jusqu'à rompre avec la loi de la pesanteur, ce qui provoqua aussitôt mon envol, sans d'ailleurs que j'en fusse plus étonné que cela. Prudent je ne pris que la hauteur suffisante à passer suffisamment loin des toits qui m'entouraient et un peu plus, car le spectacle qui s'offrait à moi appelait à prendre plus de hauteur pour embrasser d'un seul regard une vaste partie de cette ville qui s'assourdisait petit à petit.

D'abord survoler la rivière langoureuse, encadrée des grands sycomores qui maintenant, étaient devenus des boules vertes, cligner des yeux excités par les reflets et les éclats de lumière qui jaillissaient de la surface de l'onde.

Après le troisième tiret de liaison, qu'étaient devenus les ponts, je bifurquais, attiré par mille reflets, mille nuances de gris qu'émettaient les toits d'ardoises.

Je suivis un moment le zigzag dessiné par le faite des toitures qui couvraient pudiquement leur dessous. Au fond des canyons créés par les rues, le flot des rectangles brillants et multicolores, des véhicules, s'écoulait par saccades. Une fumée diffuse s'en échappait et son odeur âpre arrivait jusqu'à yeux et mes narines, qui me commandèrent aussitôt de dévier ma trajectoire. Le tintamarre ne se risquait pas à cette altitude, seul un ronronnement régulier venait se nicher dans mes oreilles. Quelques oiseaux plus intrigués qu'apeurés m'approchaient, me tournaient autour avant de s'éloigner, sans peut être vraiment se questionner.

Un bourdonnement connu traversa l'espace juste devant moi, puis deux, puis trois, puis des dizaines. A coup sur je venais de couper un couloir aérien réservé aux abeilles. La surprise passée et rassuré de la collision évitée, je leur emboitais le vol, sans plus de réflexion, mais en forçant suffisamment l'allure pour ne pas les perdre. Soudain leur file s'orienta vers le sol ; j'en fis de même et découvris alors que leur point de mire était un carré de verdure aux taches multicolores : un petit parc urbain. Approchant de la cime des arbres, j'obliquais franchement vers l'azur bleuté. A l'occasion de cette expérience de piqué mon taux d'adrénaline avait côtoyé les sommets et le retour à la normale provoqua immédiatement le besoin de recommencer. Un large boulevard me servit de planche d'essai pour enchaîner des rase-mottes, suivi de remontées à la verticale. Piqués sur la chaussée et ses occupants avant de foncer vers la grande toile bleue où s'amusait quelques nuages. Le plaisir pétillait dans ma tête mais il fallait des impressions plus fortes, des sueurs plus piquantes. Aussi je me dirigeais vers le centre-ville que de courtes rues étroites quadrillaient. Façades rasées, étendages aux fenêtres évités de justesse, balcons aussi proéminents qu'inattendus, forêts de hautes cheminées surmontées

d'antennes, fines à en être presque invisibles, me fournir l'occasion de goûter à ce mélange si particulier de joie, d'anxiété, de peur, de plaisir, de désir de fuite, aussitôt annihilé par la force élastique du besoin de continuer et franchir un nouveau degré de difficultés. Heureusement, je rencontrais la fatigue, sage conseillère, qui m'aida à retrouver un calme raisonné et raisonnable.

Me laissant flotter dans le lent courant du souffle tiède qui m'avait élevé, j'observais, au loin, la ronde saccadée de ces horloges dotées d'une grande aiguille aussi longue que leur petite aiguille était réduite. Celle-ci se distinguait en ce, qu'en permanence, elle restait inexorablement alignée avec sa grande sœur et s'affublait d'un drapeau. Fanal qui ignorait superbement la rotation des aiguilles siamoises pour n'obéir qu'au vent au vent qui, au gré de ses humeurs, les déployait à peine ou au contraire les faisait claquer dans une raideur destructrice.

J'observais ce balai incessant des grues qui surplombaient le nouveau quartier en construction quand, soudain, mes oreilles perçurent des sons aigus mais non agressifs. Leur origine m'intrigua suffisamment pour qu'elle devienne l'objectif à atteindre. Il n'était pas loin car déjà mes oreilles les percevaient beaucoup mieux et ajustaient d'autant la précision de mon vol. Maintenant c'était clair, ces sons étaient chargés de joie, de gaieté et ou de sourires. Ils prenaient leur envol depuis un trou rectangulaires bordé de toitures de tuiles rouges. Un autre rectangle, fait de ronds verts, s'inscrivait dans le premier. La perte d'altitude me permit d'identifier des tilleuls, dont le tronc sombre se détachait sur d'imposantes façades des bâtiments d'un pur style troisième république. S'agitaient, entre les arbres, de petites taches multicolores, au parcours aussi complexe qu'imprévisible ou alors d'une programmation aussi complexe qu'indéchiffrable. Ces petites taches émettaient les sons qui m'avaient guidé jusqu'à elles. Me rapprochant encore, les petites taches s'avérèrent être des enfants courant dans tous les sens, criant, se poursuivant, se cachant, s'immobilisant aussi soudainement qu'ils repartaient en de multiples directions.

Un groupe statique attira mon attention. Un arbre me tendit ses branches, perlées de jeunes feuilles, en me proposant une halte réparatrice et susceptible de mieux approcher ce petit monde turbulent. Le groupe d'enfants formaient un cercle. L'un d'eux, le bras tendu, pointait successivement son bras vers chacun de ces compagnons tout en chantonnant une rengaine que je mis du temps à décrypter.

Même après avoir parfaitement identifié chaque mot elle n'en fut pas plus clair pour autant. Et le petit bonhomme continuait :

Am, stram, gram,

Pic et pic et colégram,

Bour et bour et ratatam,

Am, stram, gram.

*Bernard Gutmann, le 14 mars 2018*



## Cupidon serait-il à court d'idées ?



Cupidon est souvent présenté dans les bandes dessinées sous forme d'un gros bébé joufflu avec une flèche censée atteindre des partenaires potentiels. Une fois touchés par la flèche, ils ne peuvent pas résister, le dieu amour fait des ravages, il est présenté comme capricieux et facétieux. Il fait fi de la bienséance et de la rationalité. Il s'amuse comme un petit fou.

Pourquoi serait-il à court d'idées ? Notre société serait-elle trop libérale par rapport à l'amour ? La notion de mariage arrangé a mauvaise presse de nos jours chez nous. La règle est l'épanouissement de l'individu qui au hasard des rencontres physiques ou virtuelles dans la société numérique rencontre librement celui ou celle qui sera digne de partager un moment de vie plus ou moins long.

Dans ce contexte de liberté de partenaires, le petit être facétieux indispensable pour rendre la vie plus gaie dans un cadre rigide a un rôle moins fondamental. Le contexte libertaire est créé sans lui, à quel moment pourrait-il intervenir ? Beaucoup de littérature, de peintures ou de cinéma mettent en scène l'amour. Mais les histoires intéressantes sont le plus souvent un peu compliquées avec des rebondissements. La bonheur lisse ou l'harmonie ne font pas forcément rêver.

Bon nombre de couples touchés par Cupidon à un moment donné ne durent pas. Le nombre de familles recomposées est un témoignage ainsi que la notion de célibataire qui a largement évolué dans le temps. Aujourd'hui, les jeunes femmes ou jeunes hommes peuvent s'incruster dans cet état de célibat en menant une vie libre et harmonieuse. C'est pareil pour les seniors privés de leur partenaire suite à la maladie ou la mort. La notion d'indépendance financière quel que soit le sexe est grandement facilitante pour envisager d'autres voies que celle de vivre avec un amour partagé cahin-caha.

Cupidon devrait se réincarner autrement qu'en bébé joufflu s'il souhaitait perdurer. Je n'ai pas en tête d'autres représentations. Pourrait-il être un prince charmant ? Cela paraît désuet. Pourrait-il être un homme mûr et cultivé ? on ne l'a jamais assimilé à cela. La maturité n'est pas une valeur de nos sociétés. Cette représentation est d'ailleurs ambiguë : le bébé joufflu peut être le « résultat » de la flèche et non l'expéditeur.

Ce « résultat » a d'ailleurs besoin de beaucoup d'amour et d'affection pour se développer dans de bonnes conditions. Cupidon, dieu amour et fruit de nos amours.



# Je me souviens



Je me souviens et qu'il me soit donné de toujours me souvenir de cette maison couleur ocre au soleil couchant. Où j'ouvrais portes et fenêtres au tic-tac des heures. La lumière ondulait telle vagues en océan et de mon être je respirais ma demeure. Mon cœur voyageait en tout grain de poussière. Je secouais les tapis comme faisait ma grand-mère. M'attardait toute émue devant photo fanée où sourit mon grand-père.

Je me souviens, qu'il me soit donné de toujours me souvenir, de ce jardin bleuté coloré d'été. D'entendre le rire de ma fille et le rire des enfants de ma fille, leurs cris de jeux sous les arbres penchés, chamailleries rieuses et genoux écorchés. Mes bras tendus vers eux, ma joue sous leurs baisers.

Je me souviens aussi de ces petits matins, de ce coq infernal et de l'odeur du foin où bien avant tout ça je riais près de toi. Et de cette chapelle au clocher argenté qui tintait d'humeur égale vie et trépas. Trépas de silences lourds, où sous les paupières baissées, il se joue de ce qui fut nous.

Cet album de souvenirs, à vous mes enfants, je veux le dédier, afin que les saisons et le vent et la pluie tout en tournant les pages me chassent de l'oubli.

*Christyane Marron, le 25 avril 2018*

## Le rat botté



Il était une fois un vieux menuisier. Il ressemblait un peu à Gepetto. Lui, c'était Léon. Léon aimait façonner avec ses restes de découpes de bois des jouets : voitures, trains, animaux. Il les façonnait, les rabotait, les polissait avec application, amour, tendresse. Les étagères de son échoppe en étaient surchargées car il ne pouvait s'en séparer même quand de charmants bambins rêvaient devant avec envie.

Sur les étagères, des chats avaient pris place dans les camions, des chiens dans les voitures... il y avait même un rat équipé de bottes, coincé entre deux chats. C'était le premier jouet qu'il avait fabriqué, il y a bien longtemps.

Tous les soirs, avant de quitter son échoppe, Léon balayait les copeaux, la sciure, il triait ses déchets et envisageait ce qu'il pourrait bien en faire à ses moments perdus, quand les meubles qu'il avait en commande étaient terminés, bien poncés, bien cirés.

L'atelier, rangé et propre, Léon avait une parole gentille pour chacun de ses amis de bois. Cela lui prenait un certain temps. Puis il fermait la boutique sur ce rituel « Drolin, drolin, drolon, bonne nuit de la part de Léon ».

C'est alors que sur les étagères, le Raffut commençait. ; C'était toujours le Rat Botté coincé entre les deux chats qui se frottait les moustaches et annonçait : « Par mes moustaches que la fête commence, je sais le chat botté a fait des merveilles pour son maître le meunier, mais moi, c'est pour vous mes chers amis que je fais l'animation ».

Et voilà le camion qui démarre en trombe, les chats se rattrapent de justesse en miaulant à qui mieux mieux ou plutôt miaou miaou. Un train s'élance à toute vapeur sur les montants de la porte d'une armoire en cours de fabrication, une vache, comme toutes les vaches le regarde passer en ruminant comme si elle mastiquait des centaines de Chewing-Gums. Et ça rigole et ça racole et ça raconte !

Et notre Rat Botté, que fait-il ? Il est allé farfouiller dans les débris de Léon et de ses petites dents bien pointues, il prépare le prochain jouet.

Car vous l'avez compris, c'est lui notre Rat qui inspire Léon...au débotté ! Et notre Rat commence à s'ennuyer. Les trains, les camions, les chats, c'est bien. Mais maintenant, ce qu'il lui faut, ce que Léon fabriquera bientôt, c'est une jolie petite souris...bien entendu, bottée elle aussi. De ses petites dents, il prépare le travail de Léon qui bientôt dira « tient, tient de ce morceau ci je pourrais bien faire une souris »

« Par mes moustaches, il est temps de regagner nos étagères, Léon arrive pour sa journée de travail »

« Drolin, drolin, drolon, bonjour les amis de la part de Léon »

*Christiane Masson, le 7 février 2018*

# Je me souviens

A la manière de Georges Pérec



Je me souviens de mon adolescence.

Je me souviens de la folie des hommes, de mes peurs, de mes colères de la violence que cela engendra en moi.

Je me souviens de notre rencontre.

Je me souviens de cette plage, du murmure des vagues, le sable était brûlant, la mer d'huile.

Je me souviens de ta blondeur, de tes taches de rousseur, de ton sourire.

Je me souviens de notre amitié.

Je me souviens que nous avons seize ans.

Je me souviens de ce jour où tu pris ma main.

Je me souviens que nous ne savions pas que c'était déjà la fin.

Je me souviens de ce tourbillon qui nous jeta sur des rives opposées.

Je me souviens de ce monde nouveau qui m'attendait.

Je me souviens que le monde ancien me manquait.

Je me souviens que je ne savais pas où mes pas me conduiraient.

Je sais que tu ne liras jamais ces lignes, je suis père de trois enfants et grand-père de six petits-enfants et je suis heureux.

Je me souviens dans la brume de mes souvenirs de ces passés qui font ce que je suis.

*René Masson, le 25 avril 2018*

# Cailloux et coquillages



Fouler le sable, les yeux baissés  
en quête de ces mystérieux minéraux  
rejetés sur les plages  
par des vagues en furie.

Venus du vaste océan,  
Aux contours infinis,  
Leur origine échappe,  
Leur histoire tourmentée  
reste vague.

Burinés par les flots,  
Les vents, le soleil,  
Cailloux et coquillages  
Sont de tous les baroudeurs  
Les plus extrêmes de l'océan.

Aspérités, douceurs et fantaisie,  
Strates plus claires ou plus foncés,  
Taches de vert grisé ou de pourpre,  
Incrustations de nacre ou de coraux  
créent d'infinies variations où l'œil se perd,  
L'imagination s'enchanté.

L'eau, le sable échappent,  
filent entre les doigts.  
Cailloux et coquillages tiennent  
Dans leur contenance.  
Mais idéologiquement, c'est la même chose :  
Venus d'un autre monde,  
Ils échappent à toute formulation.

« L'autre bord » : nom de plage,  
voyage initiatique s'il en est  
où l'important se réduit,  
l'insignifiant grandit,  
les formes s'harmonisent  
comme entre cailloux et coquillages.

Qui n'a glané, enfant,  
Ce fabuleux trésor ?  
Egrainé entre ses doigts,  
ces pierres de l'océan :  
indicibles prières  
portés par les sables mouvants ?

*Odile Mettling, le 28 février 2018*

## Écrire un texte avec un maximum de verbes



Je me conjugue au féminin singulier  
Le verbe être m'a vu naître  
Naître, de la vie me repaitre  
Téter goulument en son sein  
Me laisser doucement porter vers demain  
J'étais ... c'était un long chemin  
Je suis ... je chemine vers maintenant  
Le verbe être m'accompagne désormais au présent  
Je suis. Le verbe être me suit, doux compagnon  
Je suis. Je suis le verbe être comme une ombre fidèle  
Je suis, je joue à la marelle  
Je suis, je peins une aquarelle  
Je suis, tu me tends une ombrelle  
Je suis, tu es mon égal, pêle-mêle  
Je suis, de tes yeux, la prune  
Je suis, j'entends ta ritournelle  
Je suis, tu luis, lumière éternelle  
Je suis, tu es, la vie est belle

Je suis se conjugue aussi avec le verbe avoir  
Avoir, mon image dans le miroir  
Avoir, ma mémoire, mon histoire  
Avoir, mes cachettes dans les tiroirs  
Avoir, je ne rêve pas d'un manoir  
Avoir, la lumière feutrée d'un bougeoir  
Avoir, une robe toute de dentelle et de moire  
Avoir, boire la lumière nue du soir  
Avoir, le vent dans ma balançoire  
Avoir, de l'espoir dans ma trajectoire  
Avoir, des silhouettes aimées à entrevoir

Avoir, des rêves nombreux, les apercevoir  
Avoir, que ce verbe reste discret et non ostentatoire

Faire, se conjugue à volonté  
Me lever, respirer, marcher  
Regarder le jour se lever, m'émerveiller  
Bouger, courir, escalader, m'essouffler  
Tituber, tomber, me relever, recommencer  
Frémir, vibrer, m'exalter, admirer  
Sentir, effleurer, cueillir, ressentir, murmurer  
Constater, me mobiliser, me fâcher, m'indigner  
Me calmer, réfléchir, cogiter, comprendre, apprendre  
Rire, plaisanter, jouer, taquiner  
Ecouter, aider, entourer, accompagner  
Etreindre, partager, aimer, palpiter

Faire cet instant doucement se figer  
Faire, écrire sur ma feuille de papier  
Ecrire, chercher les verbes à employer  
Ecrire, toutes ces arabesques à délier  
Ecrire, pour le plaisir du verbe et ses envolées  
Ecrire, au féminin singulier  
Ecrire, est-ce pluriel ou bien singulier ?  
Ecrire, laisser mon crayon doucement glisser  
Ecrire, laisser les mots me porter  
Ecrire, chacun son verbe, les écrivains en herbe  
Ecrire, le verbal, ce n'est pas si mal  
Ecrire, gardons le verbe haut, les jouvenceaux  
Ecrire, et voici le point final.

*Juliana Pech, le 16 mai 2018*



Et après ...



Et après ? Et ben personne ne sait !

La vie est imprévisible. Que va-t-il nous arriver demain ? On n'en sait rien ! Mais, ne vaut-il pas mieux l'ignorer ?

Jour après jour, la vie déroule son lot de joies et de coups durs. Si on le savait à l'avance, serions-nous d'accord pour nous embarquer ? Mais, a-t-on le choix ? Ce n'est pas ça le karma ? J'aimerais être bouddhiste et savoir vivre le moment présent. Mais, non, faut toujours que j'extrapole, que je pense à après. Attendre la révélation, l'accomplissement, la zénitude...

J'envie ceux qui œuvrent leur vie durant pour atteindre le but qu'ils se sont fixé, malgré les aléas.

Moi, je me laisse flotter au gré des circonstances, comme si j'avais trois millions d'années devant moi. Mais peut-être que mon âme a bien ces trois millions d'années devant elle. Oui, mais pas mon corps actuel ; alors il faudrait peut-être me dépêcher pour essayer de trouver cette paix à laquelle j'aspire en vain.

Une vie c'est long, mais c'est court finalement. J'ai l'impression d'avoir eu plusieurs vies depuis ma naissance. Est-ce que je me reconnaîtrais si je pouvais revenir en arrière ? Est-ce toujours moi ?

Est-ce que les choses sont prévues à l'avance ? Le libre-arbitre, ah oui ! Faut-il y croire ? Je ne sais pas. Et je ne sais pas non plus ce qu'il adviendra de moi demain, après-demain... J'ai peur de le savoir. Qui dirige le bateau ?

Et après, après l'après, tout recommencera. A nouveau la vie, les joies, les peines, les questionnements. Pourtant, il doit bien y avoir un sens à tout cela ? Et vous, êtes-vous heureux, sereins ? Avez-vous trouvé le sens, le pourquoi de votre incarnation ?

Alors, après tout ce charabia, vais-je me sentir mieux ? Est-ce que je vais rentrer chez moi tout guillerette d'avoir pondu encore une page ou deux ? Je gomme quelques mots pour soulager les maux.

Sûrement qu'après je vais me dire que je ne devrais pas me plaindre.

Je vais respirer un bon coup et sourire à la vie qui va m'apporter enfin ce que j'en attends... Non mais alors !!!

*Sylvette Quattrocolo, le 4 octobre 2017*

## Je me souviens



« Memories » chantait Barbara Streisand. Plus le temps de notre vie s'allonge, plus nombreux les souvenirs s'engrangent dans notre tête, notre cœur et parfois notre corps. A l'instant présent, je n'ai pas envie de les laisser remonter à la surface. Peut être ai je le désir encore plus fort de vivre de grands moments demain et après-demain. Aussi, pour partager avec vous la consigne du jour, je vais construire un rêve ; il arrive que les rêves se réalisent à force de les imaginer !

Avril 2012 : les cerisiers en fleurs dans l'immense parc d'une cité japonaise avec telle une estampe, le Fuji-Yama en toile de fond flottant dans l'air frais du matin. Voyage à l'autre bout de la terre, imprégnation d'une autre culture, découverte déroutante des immenses buildings, je suis aux anges. Moment de repos dans cet espace intemporel après le recueillement dans le petit temple sacré ou l'odeur entêtante de la cire et de l'encens fait tourner la tête.

Hier nous avons visité le site d'une grande usine française de pneumatiques qui nous a très bien reçu : belle présentation pédagogique de l'implantation au début des années 1970, vidéo en noir et blanc des pionniers qui avaient quitté le Puy de Dôme pour vivre au pied du Fuji, petits fours où se mélangeaient les saveurs auvergnates et japonaises. Entre un sushi et un canapé à la fourme, j'ai failli m'étouffer devant une image. Il était là. Je me souviens de ce sourire et de ce visage rempli de douceur.

Dans un anglais imparfait, j'ai demandé si le générique du film comprenait les noms des personnes filmées. La charmante guide japonaise m'a proposé dans un français adorable de rencontrer un membre de l'association des anciens de l'usine. Cette proposition me bouscula très fort.

Un vieux monsieur vint me saluer avec déférence. Je lui expliquais que j'étais française et que mes origines étaient proches de l'Auvergne, berceau originaire de la fabrique. Il ajusta ses lunettes, s'installa devant un ordinateur et me demanda si je recherchais quelqu'un précisément.

Je lui dis : Jo Kass. Le curseur descendit et s'arrêta sur la lettre K. Il leva les yeux vers moi avec un grand sourire. « Oui, je vous confirme que Jo Kass a bien travaillé ici depuis novembre 1971, il vient de prendre sa retraite et réside toujours ici. »

Mon cœur explose. Je me souviens des moments de douceur intense partagés avec lui alors que j'avais 20 ans. Je me souviens aussi de la violence de son départ. Sans réfléchir, je m'entends dire « Pourriez-vous me donner ses coordonnées ? ». Avec sérieux, il m'explique que c'est impossible mais je peux laisser un message qu'il transmettra promptement. Je laisse mon nom, mon téléphone portable et un message « Je me souviens ». Je rajoute mon programme de voyage dans les jours qui viennent.

La guide sillonne le jardin avec son ombrelle à la recherche de ses visiteurs peu disciplinés : pire que des enfants les groupes de retraités européens ! Je m'installe dans le car, près de la fenêtre, l'amie qui partage avec moi cette escapade lointaine me fait part de son plaisir de la visite puis s'arrête : « tu n'as pas aimé ? ». Je rétorque « bien sûr que si, toutes les floraisons de cerisiers à chaque printemps revenu, me rendent nostalgiques et celle-ci est extraordinairement belle ».

Je scrute les passants, il est facile de voir tous les visages non autochtones : je n'ai vu personne. Mon portable vibre, mon cœur pulse à fond : un sms « je me souviens aussi ».

*Lucette Vial, le 25 avril 2018*



*Le groupe presque au complet à la Maison des Sociétés Savantes,  
lieu si propice à l'écriture ...*